

## Notes de toponymie rurale au Fouta-Djalón (République de Guinée)

par Roland PORTERES

Professeur au Muséum National d'Histoire Naturelle, Paris



### La clôture et l'enclos

*Tapade* (subst. fém.) est un terme utilisé en Guinée et s'appliquant, sur les plateaux du Fouta-Djalón, à des sortes de hameaux-jardins cloisonnés. Le mot désigne tout à la fois la « clôture » (*tapade*) et l'« enclos » ou « clos » (la *tapade*, dans la *tapade*).

Aucun dictionnaire français n'a connaissance de ce terme franco-guinéen ; les langues et dialectes locaux de Guinée l'ignorent aussi. L'appellation est pourtant courante depuis longtemps en Guinée francophone ; on l'utilise pour les lieux de vie familiale et rurale, mais seulement en ce sens au Fouta-Djalón, à peu près là où les hameaux-jardins cloisonnés représentent à la fois le mode de vie et le mode de productions rurales.

Au Sénégal, les Wolofs emploient concurremment les termes *sakhete* (1) et *tapate* pour désigner une clôture (haie morte ou vive, palissade). *Tapate* y est connu comme emprunté au portugais *tapada* : *sakhete* ne paraît pas non plus propre au Wolof mais plutôt provenir du berber de Mauritanie *ta'skekt* (fém.) de *skek* « habitation », du radical SK, ShK (esK, esh) pour « bâtir, construire, édifier » (ap. Nicolas). En tamacheq de l'Aïr, *T/ch,ka* est « la clôture du jardin » (prononcer *tichuka*) ; *sukka* « clore, haie, abattis, jonchis ». Comparer aussi à *peul* oriental (Taylor).

Partout ailleurs, on constate une extension du sens « clôture » à celui d'« enclos » puis, plus largement encore, d'« enclos habité ».

Portugais et espagnol *tapar* (« fermer, boucher, voiler, couvrir ») ont un participe passé-adjectif *tapado*, *tapada*. Mais *tapar* est d'origine germanique (exemple : néerlandais *tap* et *stop* « bouchon, tampon, boucher, arrêter » ; *stoppen* « boucher, étancher, aveugler une voie d'eau, un arrêt »). Le sens primitif serait dans le germanique *zapfen* qui aurait le sens de « main » et « bonde » ; ce qui expliquerait en français : « taper, tapoter, tape, tapage, retaper, tapon, tampon, etc. » ... Le français *taper* a eu autrefois le même sens que le portugais *tapar*.

*Tapada* est quelque chose de « fermée », une « clôture fermée », sens pouvant s'étendre à l'« enclos » même.

Au Fouta-Djalón, le franco-guinéen *tapade* (prononcer *tapàd'*) est traduit localement par fula *galle* (plur. *galled'i*) ; le terme désigne la « clôture », le « clos », l'« enclos habité ». Dans le langage courant, *galle* implique généralement la présence de l'« habitation ».

(1) Sauf pour *topade*, dans tous les termes en italique non français possédant e, celui-ci est à prononcer é comme dans le français *été* ou l'anglais *a* de *fabk*.

L'« enclos habité » ou *galle* comporte une haie vive, des habitations et des cultures.

L'enclos à bétail ou *zeriba* (ancien égyptien ZR « fermer, clore, entourer » : berber de Mauritanie (Nicolas) *a zib* ; arabe *a ziba*), connu aussi comme en français et afrikander *corral, korral, kraal* (du portugais *curral* « parc à bétail » sur les volières), est en fula *how'go, hoggo, hog* (pluriel *kowle*), dont la clôture est faite de branches : *hog, hogh* est la clôture proprement dite (*ka-ndi* en susu).

Bamana (Bambara) *were* désigne le « parc à bétail » et le village de vachers peul. On trouve de même en fula *wuro, huro, uro* (plur. *gure*) pour le village sommaire des pasteurs au Soudan, Chez les Susu, le « parc à bœufs » se dit *gore* ; chez les Malinke *wore* « troupeau », et aussi *were, wuere* « parc à bœufs » (more-mossi *wuri*).

En peul oriental (fulfuldé), le terme *galle* n'existe pas et l'on trouve apparentés, *wuro, gure* (g=w) pour « ville », « agglomération humaine ». En peul de Sokoto (Nord de la Nigéria), le sens est « compound », c'est-à-dire un ensemble d'« enclos habités » (Taylor), donc analogue pour une partie au *galle* du Fouta-Djalon.

Une « palissade » s'exprime en fula par *n'agarawal* (plur. *n'agarad'e*) (1) et on appelle aussi *gaafal* (plur. *gaale*) la « barrière » ou « lisse » de bois, « perche » de bois posée, en travers d'un accès, sur deux poteaux fourchus.

Au Futa-Toro (boucle du Sénégal), en peul, *galle* est seulement la barrière de grosses branches sèches et tordues posées sur de gros pieux fourchus, à l'effet d'empêcher les vaches de passer. Chaque famille occupe une surface délimitée par cette clôture (*galle*) qui lui est propre, sans mitoyenneté. Entre deux *galled'i* se situent des couloirs étroits, des ruelles bordées de *Jatropha Curcas* L. et surtout d'*Euphorbia balsamifera* Ait. Cette ruelle est en peul le *bolol*, plur. *boli* (wolof *beed*, berber *zenaga mbeddiia*). A la différence de ce que l'on trouve au Fouta-Djalon, les espaces clôturés ne comprennent que les habitations, sans jardins. Les cultures familiales sont reportées à l'extérieur, encloses aussi, avec d'autres couloirs étroits assurant des cheminements pour accéder à l'agglomération humaine. Tout l'ensemble n'existe ainsi, inscrit sur le terrain, que comme une défense organisée contre la divagation des zébus domestiques. Les petits animaux (chèvres, moutons) sont porteurs, au cou, de pièces de bois en travers afin de les empêcher de franchir les clôtures par les petites brèches. Quant à l'enclos habité, il est soigneusement tenu propre, balayé, dépourvu de cultures.

Dans les *galled'i* importants du Fouta-Djalon, outre les *boli* (sing. *bolol*) ou « ruelles d'accès », on entre directement dans le cercle des habitations par une antichambre (*bollon, bolon*). Parfois il y a deux accès, celui des hommes *bolloron*, celui des femmes *bollorou*. (Noter encore bamana (bambara) *blo, bolo, bolon* « vestibule, antichambre, case commune » servant à recevoir les « Etrangers ». Rappelons aussi les couloirs d'eau marine ou arroyos, de Gambie, dits *bolon, bolong*).

Mlle Homburger (p. 332) a donné les équivalences et relations suivantes : copte *Kole* « cercle, entourer » et *klo, takto* « mettre autour » ; dérivant tous de l'ancien égyptien *KDW* : à rapprocher, d'une part, de peul *gal-te* et *kolo* « enclos », d'autre part du copte *taklo* « assiéger », « entourer de palissades » et du manding *tata* « enceinte fortifiée ».

Une espèce d'igname (*fula kape*), dite encore *fula bourouri* « de la brousse », est parfois cultivée au bord de la tapade vers l'entrée de la maison ; c'est le *kape bolon'da* « à la porte du bolon », l'igname « de tout le monde », car on en partage le tubercule entre tous les gens (*Dioscorea smilacifolia* De Willd.).

(1) Le signe ' mouille la voyelle qui suit ou bien donne une sonorité à une nasale suivie d'une consonne.

La cour intérieure que délimitent les habitations est en fula et en *soso tando* (plur. *tendere*).

Dans les langues nilotiques (Haut-Bassin du Nil), on rencontre : en *teso a-goloki-ni* « enfermer » ; en *shillouk kwol* (plur. *Kol*) « boucher » et *kal* (plur. *Kali*) « haie, clôture, entourage ».

Dans les langues mande : *bamana* (Bambara) *Koli, kolile* signifient « cercle, rond, circonférence, entourer » ; en *malinke*, la *su-kala* ou *sokala* (so = hutte, case, habitation) est un groupe d'habitations ceinturé d'un mur ; chez les *Mossi*, *so-kala* a le sens de « bastion, citadelle » que donne aussi *tata* en *malinke* (sens d'enceinte fortifiée).

En *nubien delen*, si *sal* est « habitation » (correspondant à *peul sare*), *gol* est un « enclos habité » ; tandis que les langues nilo-chamitiques donnent : en *teda sara* pour « enclos », en *kanuri sara* pour « palissade », en *da za kolo* (plur. *Kola*) pour « champ » (entouré) (Murray).

En *peul occidental sare* (plur. *t'ahe*) est le village ou la case de culture ; le *peul du Macina* donne *t'ie* pour « village de culture » ; mais le *peul oriental* (Tay-lor) a *sare* (plur. *chi'e*) pour « habitation » (maison) et « groupe d'enclos habités » (« compound » ou *galle* = *tapade* au Fouta-Djalon) avec encore *Chura*, un augmentatif de *sudu* « hutte ».

En *nigritique songhai* (Prost), il existe deux termes pour clôture : *Kali* et *windi*. — *Kali* est l'« enceinte » ou « clôture » (de branches épineuses), le « champ » (entouré d'épines), le « clos », le « jardin », et même le « troupeau » (« ce qui est dans une enceinte ») ; au Fouta-Djalon, *gale* prend aussi le sens de « famille ». *Windi* signifie « tourner autour », « faire des cercles », « cour » délimitée par une palissade de nattes tressées (la cour, le quartier, la concession) et la haie de nattes elle-même.

Tous ces termes (égyptien, copte, nilotique, nilo-chamitique, nubien, songhai, manding, *peul*, etc...) : *KDW, Kobe, Klo, takto, golo, kwol, kal, kofi, gol, galle, guro, wuro*, etc... et qui ont sens de « cercle, circonférence, entourage, clôture », sont à rapprocher, peut-être trop extrapolés du berber *goro*, grec *guros*, latin *circulus*, pour « cercle ». Il faut noter aussi le mot portugais *Curral* pour un *enclos*, un « parc à bétail » à terre, comme il a été déjà mentionné.

Ainsi, la *tapade* est quelque chose de « fermé, bouché », tandis que le *galle* est quelque chose « qui entoure, qui clôt ». Extensivement, le « clos » représente la *tapade*, le *galle*, c'est-à-dire le « parc-jardin habité », la « concession ». Les *tapades* ou *galled'i* sont des lieux d'habitat humain fermés au bétail, et surtout des lieux de vie et de subsistance (*hameaux-jardins cloisonnés*).

### Les agglomérations humaines

Les *tapades* ou *galled'i* se groupent en agglomérations : villages ou hameaux ; très rarement on trouve un *galle* « en écart ».

Le « village foula » ou *fula-so* (so = village) possédant une mosquée s'appelle *misside* ou *missidi* : « paroisse ». En *peul*, *Miside* est le lieu où l'on se prosterne pour prier (arabe *missid*) (Vieillard).

Il est des villages fula sans mosquée. Les plus anciens villages, datant de la première installation des *Peul* islamisés, ont toujours une mosquée. Il existe aussi des groupements à *missiku* « petite mosquée », d'autres où l'enclos à prière dit *tipadu* suffit.

D'autres agglomérations sont des hameaux, certains issus de l'éclatement même du *fula-so* surpeuplé, d'autres de simples lieux de culture à l'origine.

Le hameau de culture est le *run'de* : en principe il est situé en contrebas du *fula-so* (pente, vallée). Le terme est une contraction de *run'irde* (*rum'irde*) « l'endroit où l'on passe la saison pluvieuse », celle des cultures, c'est-à-dire l'étié pluvial (*run'* = hivernage, saison des pluies ; *irde* = lieu, endroit).

Le même terme existe en peul oriental avec le même sens (*rumnde*, plur. *dumde*) (Taylor).

À l'origine, ce furent simplement des abris temporaires au moment des cultures de Riz puis de millet Fonio, les serviteurs des Fula regagnant ensuite le « *fula-so* ».

On ne cultive d'ailleurs qu'en saison des pluies : *rumi* « passer la saison des pluies », *rema* « houer, cultiver », etc...

Dans le Bas-Fouta, « au pied des Monts » (*ley-pele*), au lieu de *fula-so* on emploie le terme *marga* (*Timbo*, *Mamou*, etc...), mot d'origine manding et diallonké au travers du tekrur. *Marga* est le lieu où l'on entrepose le gram, les richesses, donc chez le maître, au fulaso comme on dirait dans le Haut-Fouta où la case-magasin est le *marginou*. Depuis longtemps, *marga* représente surtout le village de culture, l'homologue même du *run'de* (en bambara *mara* « garder, conserver » ; *yoro* « lieu, endroit » ; *mara yoro* « endroit où l'on conserve ») ; en peul *marde* « garder, conserver », en berber zenaga *malag* « posséder », et *mal*, *el'mal* « biens » (origine arabe). Le lait tient à ce que les grains se sont de plus en plus entreposés dans les hameaux.

Des *fula-so* ont essayé en hameaux fula par suite de l'accroissement de la population. Beaucoup de hameaux actuels sont aussi d'anciens lieux de culture créés par les serviteurs des Fula.

Il est probable qu'au début de l'occupation du Fouta-Djalon, les maîtres et leurs serviteurs vivaient ensemble sur les hauteurs, qu'au moment des cultures, des abris et des huttes de fortune étaient édifiés par les serviteurs au plus près des terres à travailler aux alentours mêmes des lieux d'habitation.

L'érosion jouant, ce sont les parties en contrebas qui, par la suite, devinrent seules cultivables. D'abord en camp volant d'hivernage, ensuite en camp fixe, s'installèrent les serviteurs devenus plus nombreux, comme leurs maîtres. Les *dume* (*run'de*) (*sing*) sont issus de villages primitifs et en sont la copie sur les plans de l'édification matérielle de la vie sociale, du paysage, le site étant cependant quelque peu différent. Mais des hameaux fula, ségrégés de *fula-so* en éclatement, ont adopté aussi des situations semblables.

Les sites sont liés à la topographie et aux types de terre. En principe, le *fula-so* se situe sur une hauteur, un plateau ou le bord d'un plateau. Le hameau, surtout le « *run'de* » est en contrebas, soit à mi-pente, soit vers le thalweg.

À l'origine, les Peul islamisés venus au Fouta-Djalon n'étaient pas des nomades au sens absolu du terme. C'étaient déjà des sédentaires ou semi-sédentaires connaissant à la fois bétail et cultures avec habitats plus ou moins fixés. Ils étaient tels avant l'imprégnation islamique et c'est ce qui a permis à celle-ci de s'effectuer.

Avant eux, des Peul venus au Fouta-Djalon, attachés uniquement au bétail, toujours en camps volants, vivant en nomades, ne suivaient pas la loi coranique et ce fut une des tâches des Peul, qui vinrent par la suite, d'essayer de les éduquer en conséquence avec les moyens que cela comporte en la circonstance, avec les échecs et les succès que cela implique aussi.

## Les terres extérieures

Nous avons noté plus haut qu'au Fouta-Toro, les agglomérations humaines constituaient des hameaux cloisonnés avec ruelles sans jardins dans les enclos, à l'inverse de ce que l'on trouve au Fouta-Djalón.

Un proverbe toucouleur dit : « *Hodandé riwal nguessa* » ou « L'habitation chasse le champ » (Gaden, 1935). Un autre dit : « *Hoddande rivata remrou* » ou « L'habitation prime la culture » (Abdou Salam Kane, 1935).

Au Fouta-Toro, les champs-jardins situés hors de l'agglomération des habitations sont cependant contigus à celles-ci, constituant une large auréole de ruelles rayonnantes, l'ensemble agglomération et champs formant un tout.

Au Fouta-Djalón, les jardins sont liés à l'habitation ; une seule clôture encerne les uns à l'autre. Mais les champs proprement dits (céréaliers) se trouvent en dehors de l'habitat, plus loin dans le paysage ; ils ne sont pas clôturés d'une barrière, mitoyenne ou non ; pas de « galle », pas de ruelle. Toutefois, ils se montrent généralement groupés et leurs accès comportent pour le groupe quelques dispositifs gênant la circulation des bovins en période de culture.

Dans les deux pays Foutaniens on a affaire, avec des dispositifs différents, à une protection contre le bétail en divagation, secondairement contre les hommes. Mais au Fouta-Djalón, le dispositif traduit une sédentarisation très évoluée.

Pour les Peul islamisés c'est-à-dire les Fula actuels, la nature de la terre présentait une grande importance.

Les seules terres cultivables et déjà largement entamées par les anciens possédants ou usufruitiers (Baga, Diallonke, etc...) correspondaient à celles antérieurement sous forêt dite du type foutanien, avec l'espèce dominante *Parinari excelsa* Sab. (Rosacées) au-dessus de 800 m et surtout de 1 000 m d'altitude.

Ces terres, facilement érodables tangentiellement, représentent ce que l'on estime au Fouta-Djalón comme appartenant au type *dantari*, terme qui n'a pas de signification étymologique en fula ni en dialectes peul divers. *Dantari* (plur. *dantadjé*) doit être assimilable sémantiquement à *tekrur* (Toucouleur) *ndanthiandi*, sorte de terre à humus de formation récente, terme de Fouta-Toro, au Sénégal, surtout employé pour des terres réalisées par l'homme (culture continue à terre enrichie près des habitations).

Ce sont, par vocation, les terres agricoles, les terres à semer (comparer bambara *dan* « semer, ensemercer » ; manding *danhanho* la terre qui donne les produits vivriers d'accompagnement).

Les *dantadjé* sont des terrains herbeux, à végétation anthropique, à vocation de cultures jardinées, lesquelles se pratiquent derrière les clôtures.

Hors les tapades, ce sont celles que l'on considère comme les « terres à Fonio » ou *Fognio*, *Fundi*, *Foné*, etc., autrement dit le Millet, *Digitaria exilis* Stapf.

Dans les régions de hauts-plateaux ou dans certaines vastes dépressions, le *dantari* évoque un paysage sans rochers, sans cailloux, mais ce sens n'est pas général.

Le *dantari* comporte un sous-sol perméable en saison des pluies, un sol sablo-limono-argileux, l'horizon superficiel (A 1) souvent très léger par abus de la culture. On considère localement qu'il n'est pas (qu'il n'est plus) capable de supporter des cultures de Riz. Les jachères sur *dantari* sont très pauvres ; la végétation y est si faible que, pratiquement, les feux courants (feux de brousse) n'y prennent pas toujours ; elles constituent cependant d'excellents pacages au début de la saison sèche, après les récoltes du *Fonio*. Mais le *dantari* est suffisamment riche pour supporter ce Millet plusieurs années de suite.

Tous les dantadje sont cultivés, il n'en est pas de libres. Quand ils sont très usés (légers en surface) y dominent particulièrement *Eragrostis* ssp. et *Borreria verticillata*.

Dans les parties très pacagées par le bétail ou aux abords des parcs à bétail s y développent *Urene lobata* et *Waltheria americana*, et sur les marges *Borreria verticillata*. En longues jachères on voit apparaître quelques Andropogonées avec des espèces des genres *Andropogon* et *Nyparrhenia*, aussi le *Diectomis fastigiata*.

Mais dans les *tapades* ou *galledji*, ces sols pauvres, mais drainés naturellement en profondeur, apparaissent d'assez bonne fertilité pour peu qu'on les travaille et y introduise des fumures (apports organiques végétaux détritiques issus de la vie humaine, excréments de bovidés et de chèvres).

Certains hameaux de culture sont installés sur des sols *Kollade* ou *Kolledi* (sing. *Hollade*) ou sur des sols de transition entre *hollade* et *dantari*.

Chez les Toucouleurs du Fouta-Toro, le *Kollengal* (plur. *Kollade*) désigne des terres en cuvettes allongées s'ondant à la saison des pluies, sans drainage. Plus particulièrement, le *Hollade* (plur. *Kollade*) est une terre forte, se crevasant en saison sèche et réservée à la culture du Sorgho « Same ». L'origine du mot peut résider dans le wolof *gelladan* « marigot », cours d'eau vaseux à très faible courant (comparer en Mauritanie : hassania et zenaga *galla* « marigot », hassama *golta* (plur. *lagtat*) pour le lac d'eau douce dans les rochers, d'où le terme franco-mauritanien « *ghelta* », ap. Nicolas). Il est plus probable que *Hollade* dérive du peul *hollude* « montrer, faire voir » (*holde* être nu, pauvre en vêtements) si l'on compare avec manding *Le Kena* ou le *banko* (terres sans arbres) ; en manding et bamana *Kene* ou *Kena* « plaine, surface plane, esplanade, cour » ; en bamana *Kene* « lumière, clarté, air » ; en malinké *Kenema* « clairière » ; le *Kena* correspond très bien à *Hollade* en tekroul (Toucouleur) donnant *Kollengal* « groupe de champs » inondés périodiquement par la crue et cultivés seulement en saison sèche.

Le *Hollade* est au Fouta-Djalon un terrain sans arbre, plat, non pierreux, dont la texture va de l'argilo-siliceux au limono-siliceux ; en saison sèche, il se montre sec, dur et compact ; en saison des pluies il apparaît boueux et recouvert d'eau issue de celles-ci. Localement le terme évoque « la plaine ».

Les *Kollade* sont ainsi considérés comme des « terres à Riz » et sont soumis dans ce but soit à l'opération de la « cendrée » ou *maki* (en fula), sorte d'écobuage, soit à celle plus rationnelle du billonnage avec végétation incorporée, pratique dite du *nioti*.

Là où le *Hollade* n'est asphyxié, inondé que temporairement (rupture de pente et retombée du plateau sur le thalweg, limite entre *dantari* et *hollade*), la culture du millet Fonio y est parfois pratiquée avec fossés d'écoulement et planches-billons suivant le sens de la pente pour faire accélérer l'écoulement de la nappe d'eau d'origine pluviale ; généralement, on passe à la jachère pendant de nombreuses années, après une seule culture de Fonio.

En amont du *hollade* se rencontre le *dantari*, où l'on trouve, quand la densité humaine est forte, des hameaux de culture. Certains se retrouvent isolés sur *hollade*, l'évolution des sols, davantage découverts et cultivés depuis longtemps, ayant favorisé l'induration ferrugineuse en profondeur, cependant que l'érosion de surface a débâillé le sol arable qui ne subsiste qu'à l'intérieur des clôtures.

Les *kollade* sont issus du déboisement général et des feux courants. En saison sèche, ils servent de pâturages. Il semble que les *Kollade* ont été plus habités autrefois que maintenant.

Certains hameaux sont accrochés sur les plateaux. Cette position est issue des premiers campements de pasteurs qu'aidait la présence de poches de sol *dantari* qui, par le jeu des éboulis, bientôt boisées en contrebas, se montraient

favorables à la culture périodique du Riz de pente couvrant les défrichements forestiers derrière des jachères de plus en plus longues. Ces terres de pente du type *Hansanghere*, *hansagnere* (plur. *Kansagne*) représentent des bordures effondrées de plateaux latéritiques (*bowe*) soumis, en novembre et mars, aux feux courants en vue de l'obtention d'un regain d'herbes nourricières pour les animaux, et fréquemment à des défrichements (mars-avril) pour les cultures.

Sur les plateaux mêmes on ne trouve plus d'habitations de sédentaires sauf sur les formations doléritiques où il subsiste encore de la terre arable.

Ces plateaux ou *bowe* (sing. *bowal*; en sissu *fili*) couvrent des surfaces immenses dans le Plateau Central et dans les régions occidentales; ce sont des landes sans arbres, cuirassées, mondees pendant les pluies, et des micro-tourbières qui s'y développent. Le terme *bowal* (plur. *bowe*) n'a pas le sens étymologique de plateau, de crête (*hohre* = sommet, faite, crête; *fello* = montagne; *dieri* = région surélevée, haut-pays) mais celui « d'extérieur, dehors, hors de » dans les dialectes peul, également en tekrur. Le *bowal* est à l'extérieur de la zone d'habitat agraire parce que non utile (on sent déjà l'évolution du nomade vers le sédentaire).

Toute une région importante à l'ouest du Plateau Central n'est constituée que par ces plateaux « à l'extérieur » de l'ancien Fouta-Djalon.

Sur ces formations latéritiques de sommet plat, des affaissements et des effondrements de la carapace développent des sillons d'érosion ou parfois des mares ou *beli* (sing. *Vendou*).

Le *bowe* en tant que formation d'accumulation et d'induration des éléments ferrugineux descendus des pentes peut se retrouver en contrebas des *Kollade* et des *dantadje*.

Si le *dantari* est très cultivé et le *hollande* beaucoup moins, il est des sols encore fort peu exploités au Fouta-Djalon, vers le thalweg. Ce sont ceux du type *dunkure* (plur. *dukudi*, *dunkidyé*, *dunkighi*) ou plaine humide, plaine basse peu mondée, autrefois boisée, livrée à la culture du Riz de marais (casiers écobuage, etc...). À Dalaba, le *dunké* est le « marais », et aussi la vallée plate formant pâturage humide à *Axonopus compressus*. Il convient bien, après drainage, à certaines plantations arborées et aux bananeraies. (Noter en bamana, *danka*, *danga* « rive, berge de cours d'eau »; en berber *zenaga adku'de* « vallée ».)

Comparer encore, par analogie, en tekrur (Toucouleur) *falo* (plur. *fale*, *pale*, *palle*) « terre cultivée en bordure de cours d'eau », mondée par la crue mais se drainant; en manding *faro* « la rizière aquatique »; en bambara *faro* « trou-abreuvoir »; en fala « mare »; *fula falo* (plur. *pale*) veut dire « la pente qui conduit à l'eau ».

Le *Fitare* (plur. *pitadye*) constitue la futaie riveraine, la galerie forestière. Sur le Haut-Fouta elle n'est guère constituée maintenant qu'avec des *Raphia*, des *Pandanus*, des Fougères arborescentes, de l'Herbe à éléphant et quelques arbres (*Garapa*, *Pterocarpus*). La région Pitadji (celle des Galeries Forestières), celle de Pita, doit probablement son nom au fait qu'à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle elle était recouverte partout de futaies riveraines quand un groupe Irlabe-Diallo (descendant du Macina) vint s'y installer avec la famille de Djiobo (un petit-fils de Bodewal). Comparer aussi au susu *fita* « brousse arbustive épaisse ».

Le *Wendoa*, *vendu* (plur. *Beli*, *bert*) est la plaine endoréique, fermée, transformée en mare, en étang, et apte à la Riziculture dès que l'on peut assurer une évacuation contrôlée des eaux.

*Vendu* est le même terme qu'emploient les Toucouleurs (aussi *Veindou*) dans le Bas-Fleuve Sénégal; en peul oriental *vendu* (plur. *beli*) veut dire « lac », et *m'bela* s'identifie au « grand lac ».

*Wendu* a le sens de ce qui « s'étale en durant longtemps » et en même temps de « mare temporaire, saisonnière ». Cette double signification demande une interprétation. Le terme semble en relation avec le peul *walo*, *welo*, *wengo* « crue, vallée inondée », *walde* « se répandre (liquides) ». En tekrur du Fleuve Sénégal, la terre inondée et fertilisée périodiquement par la crue du fleuve et utilisée pour les cultures de décrue est le *walo* (en maure *chemana*) par opposition à *dieri*, la terre ferme, la terre haute non touchée par l'inondation (mais *dieri* au Fouta-Djalou est le Haut-Pays, le Toit du Fouta, le hore-fello « sommet de la montagne »).

En peul oriental (Taylor), *walowoe* (plur. *waloji*) s'applique au « marais » et *wala* signifie « s'étendre par terre », « s'étaler ».

Bamana *walan-kata* « déborder » (*kata*, un expansif), *wala-wala*, *walan-wala*, plaine sans végétation au bord des eaux ».

Dans toutes les langues Mande-Sud, il existe un radical *wa/wu* pour s'étendre, se coucher, s'étaler (Prost).

